



LES MODES PARISIENNES.

*Travestissement et toilette de soirée — Costume de chinoise, Bijoux de Darche, passage des panoramas, 55 — Robe de soie garnie de dentelles — Eventail de Vagueuo Dupré, rue de la paix, 19 — Dentelles de M<sup>me</sup> Beaudoix, rue de la paix 2 — Ameublement fourni par la Maison de Commission Cassalle et C<sup>ie</sup> rue Louis-le-Grand, 35. —*

*Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse.*

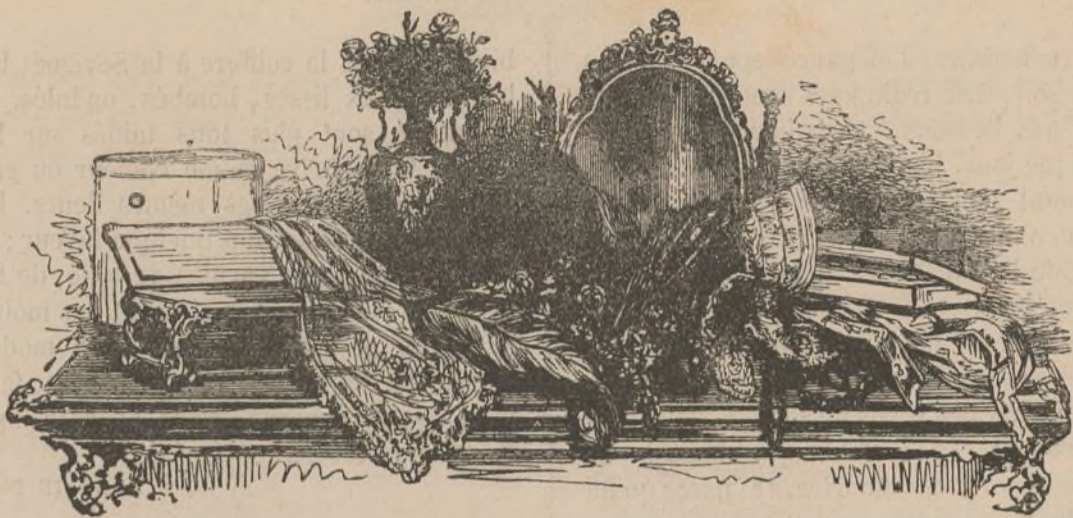












## LES MODES PARISIENNES.

### PRIME DE 1846.

La nouvelle prime se composera, ainsi que nous l'avons annoncé, d'un album de *dessins de tapisseries en couleurs*, exécutés par un nouveau procédé dont le brevet est la propriété de l'éditeur des *Modes parisiennes*.

Cet album ne pourra être prêt avant le mois de mars, mais aussitôt fait il sera distribué avec soin à tous les abonnés d'un an qui n'ont pas encore reçu de prime.

Nous rappelons aux nouveaux abonnés qu'en adressant 21 fr. pour compléter l'année d'abonnement, ils acquièrent le droit de recevoir la prime.

#### Sommaire.

MODES DE LA SEMAINE, par madame LOMÉNIE DE V. — L'AMOUR EN PRISON (suite et fin), par madame CLÉMENCE ROBERT. — LES PARFUMS ET LES FLEURS, par EUGÈNE GUINOT. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

### MODES.

UELLE semaine parfaitement employée! On a tant dansé que c'était folie : le lundi, 26, bal chez madame la marquise de Mort., chez madame la comtesse Truguet et chez madame la baronne d'Orge...; mercredi, bal de

la Liste-Civile; jeudi, bal chez M. Tudor; vendredi, chez M. le comte Pozzo, et samedi bal dans tous les quartiers de Paris. Nous renonçons à les désigner.

On a remarqué dans toutes ces dernières fêtes un peu plus de robes légères que par le passé, et beaucoup de fleurs naturelles en bouquets de corsage et bouquets semés sur les doubles jupes de tulle ou de crêpe, et pour coiffure les roses mousseuses et les camellias, montés en coiffure à l'italienne, genre mis en vogue par quelques femmes élégantes et que Lachaume, le fleuriste de la rue de la Chaussée-d'Antin, 46, réussit à merveille : les fleurs sont montées avec une légèreté incroyable, et nous avons vu de ses coiffures résister et rester fraîches toute une nuit malgré une chaleur excessive.

Les volants de dentelle d'or ou d'argent étaient aussi en grand nombre. — Quelques robes de tulle blanc avaient cinq volants gradués, diminuant de hauteur en montant, en tulle bordé d'un chef d'or; et des robes semblables en tulle rose avaient le chef en argent. — Une robe de satin blanc était ornée de deux volants d'Angleterre ayant à leur tête un chef d'or; la berthe, faite de deux rangs de dentelle, était ornée du même chef pour tête. La dame qui portait cette robe avait une guirlande de feuillage dont les tiges étaient en or.

Les robes sont généralement très-décolletées et un peu en cœur devant, et les manches, très-courtes, garnies dans les mêmes façons que les jupes, mais en ne faisant pas grand volume.

En toilettes de ville, nous ne saurions mentionner beaucoup de nouveautés; car en ce moment



toutes les recherches d'élégance sont pour les parures du soir. Les redingotes sont vouées plus que jamais aux boutons, et ces boutons s'agrandissent chaque jour. L'acier et la marcassite taillés en diamant sont en très-grande faveur. On ajoute maintenant une chaîne semblable aux boutons qui va de l'un à l'autre depuis le haut de la robe jusqu'en bas.

La passementerie en effilés, galons mats et à jour, les velours frappés forment aussi les principaux ornements des robes de soie. — Pour tous ces objets nous recommanderons le magasin de Berthelin, boulevard Montmartre, 18, parce qu'on y trouvera les plus jolies nouveautés. Nous voyons aussi dans cette maison des montants de robes formant broderies à jour, disposées de manière à garnir une robe sans autre peine que de l'appliquer sur le devant de la jupe. — On pose toujours beaucoup de volants en dentelle noire en tête desquels on met un ou deux rangs de petits velours noirs.

La transition des robes d'hiver aux robes du printemps sera très-peu sensible, car la saison a été tellement douce qu'on n'a pas porté de robes d'hiver. Ce sont donc robes de soie comme il s'en porte toute l'année, garnies de dentelles, de passementeries et de petits velours; ces derniers admis aussi par la mode comme garniture sur les robes d'été.

Les chapeaux de velours n'auront point une saison aussi longue qu'à l'ordinaire. Déjà le crêpe, qui du reste se porte hiver comme été, vient remplacer les lourds chapeaux de velours. Ces charmants avant-coureurs des modes du printemps semblent plus jolis que jamais. Madame Pratt (1), il est vrai, sait leur donner un cachet de nouveauté qui les rend adorables. Elle a des capotes de crêpe toutes *chiffonnées* de tulle illusion, si on peut se servir de cette expression, pour dire le vaporeux effet qu'elles produisent autour du visage, et des capotes ornées des fleurs en vogue, les lis d'eau et les cactus, qui nous paraissent plus jolis sur les chapeaux que pour coiffure dans les cheveux. Comme on le voit, madame Pratt saisit les modes nouvelles et pense aux beaux jours en même temps qu'elle compose les plus coquettes fantaisies du soir : petit puff, coiffure en dentelle d'or ou d'argent, résilles catalanes et petits bords.

Le trait le plus saillant des modes actuelles, c'est plus d'indépendance dans le choix des toilettes. Les femmes ne semblent pas, comme il y a quelques années, toutes jetées sur le même moule. On ose avoir une robe qui ne soit pas exactement garnie ou coupée de même que toutes les robes. La coiffure subit aussi des changements. — On adopte à sa fantaisie ce qui va

(1) Boulevard de la Madeleine, 13.

bien, les unes la coiffure à la Sévigné, les autres les bandeaux lisses, bombés, ondulés. Les chapeaux ne sont plus tous taillés sur la même forme, faits de la même couleur ou garnis des mêmes plumes ou des mêmes fleurs. Les chapeaux sans bavolet ont quelque faveur; mais les capotes à coulisses garnies de tulle, de fleurs, de dentelles ou de rubans n'en ont pas moins. De là il résulte plus d'inattendu, et la mode est ce qu'elle doit être, capricieuse, légère, fantasque, mais non tyrannique. Nous avons conquis la liberté de la toilette!

LOMÉNIE DE V.

#### Détails du Dessin.

Travestissement : costume de Chinoise.

Toilette de soirée. — Robe de taffetas d'Italie, garnie de dentelle. — Couronne de fleurs.

#### PATRON.

Col brodé en application sur tulle; l'application doit être faite avec de la mousseline double, car le jaconas rend la broderie trop lourde. Cette broderie est une imitation du point d'Alençon, genre très à la mode pour cols, voilettes ou volants de robes.

Col avec des roues pour être brodé sur jaconas.  
Couronnes et coins de mouchoirs.

#### L'AMOUR EN PRISON.

(SUITE ET FIN.)

Rodolphe, muni de cette pièce, alla réintégrer le prisonnier dans sa cellule; puis il revint dans la chambre de mademoiselle de Murville.

Blanche pleurait ses illusions perdues.

La vue du geôlier lui rappela sa désobéissance aux lois de la prison et la peine qu'elle devait encourir. Elle sourit amèrement à ce danger et dit avec calme :

« Monsieur, j'ai bravé les ordres du gouverneur, je suis sortie d'ici malgré les plus expresses défenses; j'ai mérité un an de cachot. Vous pouvez m'y faire conduire; qu'on m'ôte la lumière, le seul bien qui me reste, tout m'est indifférent.

— Non, mademoiselle, répondit Rodolphe avec un léger tremblement dans la voix, je me tairai sur ce qui s'est passé; je ferai peut-être plus encore : je contribuerai à vous rendre la liberté, la fortune, le rang que vous avez perdus.

— Je vous remercie; peu m'importe maintenant le monde ou la prison; faites de moi ce que vous voudrez. »

Rodolphe la regarda, et dit d'un accent étrange où se faisaient sentir une joie étouffée et une émotion profonde :

« Serait-ce donc l'amour de ce prisonnier in-



connu jusqu'à ce soir... de ce marquis de Montford, qui vous retiendrait ici? »

Blanche fondit en larmes, et, dans le besoin d'exhaler ses peines devant un être compatissant quel qu'il fût, elle répondit avec épanchement :

« Oh ! oui, je vivais du bonheur de penser à lui, de croire en même temps qu'il ne songeait qu'à moi ! Si vous saviez combien un sentiment, quelque vague et insensé qu'il soit, peut prendre de puissance sur notre âme, et répandre de douceur sur la plus triste existence ! J'aimais cette prison ; j'aurais voulu y passer ma vie, car les sons de cette flûte que j'entendais chaque matin me donnaient de plus douces joies que tous les biens du monde ; les notes égarées de cette romance remplissaient ma solitude de pensées et d'amour.

— Et vous l'aimiez bien, n'est-ce pas ?

— Oh ! pour celui qu'au fond de ces murailles, pour celui que j'avais créé selon tous les désirs de mon âme, j'aurais donné ma vie ; j'étais folle.

— Non, non, dit Rodolphe avec un frémissement dans la voix qui brisait ses paroles, non, tout ce que vous aviez pensé de cet amour ardent, dévoué, immense, qui existait près de vous et se révélait par quelques vagues accents de l'âme, tout ce que vous aviez rêvé était vrai ; le marquis de Montford seul était une erreur.

— Ce n'était pas lui !... ô bonheur !... je respire... Mais qui était-ce donc, grand Dieu !

Rodolphe se jeta aux genoux de Blanche ; dans ce mouvement, le grand chapeau qui ombrageait ses traits tomba de côté, le long manteau qui l'enveloppait entièrement se détacha ; c'était un jeune homme d'une beauté élevée, d'un aspect noble et séduisant, vêtu d'un simple habit noir qui ne désignait point son rang dans le monde, mais qui trahissait une parfaite distinction.

« C'était moi, dit-il en baissant les yeux.

— Vous ! s'écria Blanche stupéfaite de ce changement, mais qui voyait toujours en Rodolphe le geôlier de la prison ; ah ! c'est impossible, vous ! »

Et l'accent de ces deux mots : *impossible, vous !* exprima toute la distance qui les séparait, toute l'abjection dans laquelle était, à ses yeux, Rodolphe le geôlier.

— Vous ne savez pas qui je suis ?

— Je le sais si bien que je vous rappelle à votre devoir, et vous enjoins en son nom de retourner à l'instant à votre poste, qui est aux portes de la prison.

— O Blanche ! écoutez-moi !

— Non ; vous me croyez peut-être en votre puissance ; mais je suis femme ; et lorsqu'un homme ose me faire un tel aveu, je me retrouve ici chez moi, et je lui ordonne d'en sortir pour n'y plus rentrer.

— Si, mademoiselle, dit Rodolphe en se rele-

vant avec dignité, j'y reviendrai encore une fois, mais ce sera pour vous apporter la liberté. »

V.

RODOLPHE.

Après une nuit de l'insomnie la plus agitée, mademoiselle de Murville était assise en silence dans la partie de sa petite chambre la plus éloignée de la fenêtre, boudant cette place à laquelle elle avait si souvent attendu et savouré la musique matinale. Laurette, blottie à ses pieds sur une escabelle de bois, avait l'air de regarder les gravures d'un livre pour que sa maîtresse demeurât seule et pût se livrer en paix à des tristesses qui n'étaient plus de celles qu'on trouve de la douceur à confier.

A l'heure du déjeuner, Guichard entra, baissant la tête, courbant le dos, comme s'il eût craint de rencontrer partout Rodolphe, et eût cherché à se faire plus petit pour échapper à ses regards.

« Me voici, mademoiselle, dit-il de l'air le plus malheureux ; je n'ai pas encore vu M. Rodolphe ce matin, mais je suis sûr qu'il ne retarde ma punition que pour la rendre plus exemplaire... Ah ! je vous en supplie, excusez-moi près de lui ; soyez pour moi un bon petit ange de témoin ; dites que vous, et ce serpent de Laurette, vous m'avez séduit, corrompu, ensorcelé.

— Je vous promets, Guichard, dit mademoiselle de Murville, de vous justifier devant le gouverneur.

— Oh ! le gouverneur, ce ne serait rien ; mais nous n'obtiendrons jamais grâce de cet enragé de Rodolphe.

— Rodolphe ! ah ! ce geôlier !

— Tout tremble ici devant lui... Dame, un geôlier par vocation, ça fait peur ! il y a tant de mystère sur sa présence dans cette maison.

— Du mystère ? vous ne m'aviez jamais parlé de cela.

— J'ai cru que vous connaissiez cette histoire.

— Non, en vérité.

— Alors la voici : M. Rodolphe, qui est né d'une bonne famille, était avocat à Nantes ; et un fier avocat, allez : il n'y avait que pour lui à gagner des procès ; une vraie bouche d'or, quoi ! Voilà qu'un beau jour il quitte la robe et toute la séquelle du tribunal, et arrive dans cette prison... Tenez, mademoiselle, c'était précisément huit jours après que vous y aviez été enfermée.

— Dieu, dit Blanche à part, serait-ce pour moi ?

— Il donne de l'or à pleines mains au vieux geôlier qui s'y trouvait en fonctions, afin que celui-ci demande sa retraite, et il se fait nommer à sa place. Cela a fait un bruit dans toute la ville ! les parents de M. Rodolphe, furieux de ce coup de tête, se sont brouillés avec lui ; mais il a tenu bon. On a dit alors que le pauvre jeune homme était devenu fou ; mais je vous assure qu'il n'est



pas feu le moins du monde quand il s'agit des devoirs de la maison. Aussi, mademoiselle, je vous en supplie, priez pour moi ! »

Blanche, sans rien répondre, cacha son visage dans ses mains, et s'élança dans l'embrasure de la fenêtre pour dérober sa brûlante émotion à tous les regards. Elle n'en pouvait plus douter, c'était pour elle, pour être à ses côtés, pour veiller sur son sort, que Rodolphe avait pris une résolution si extraordinaire ; et toutes les douceurs qu'elle avait reçues dans sa prison, la satisfaction constante de ses désirs et de ses moindres fantaisies venaient de lui !

« O sacrifice sublime ! s'écria-t-elle, dévouement sans égal ! Et moi, grand Dieu ! comment y ai-je répondu ?... J'ai été cruelle, hautaine, dédaigneuse envers lui. Oh ! malheureuse ! qu'ai-je fait ? Ah ! si je pouvais le revoir, ou du moins l'entendre une fois, une seule fois encore !

A peine eut-elle formé ce vœu, que les doux sons de la flûte résonnèrent dans l'espace, et la voix bien connue chanta, mais sur un ton plus faible et plus attristé, le couplet de la veille, dans lequel l'Amour jurait à la pauvre prisonnière de venir la délivrer.

« Oh ! c'est bien lui qui m'aimait ! s'écria Blanche, et il m'aime encore !... Merci, mon Dieu ! »

Elle était encore dans la douce extase où cette harmonie l'avait plongée, quand le porte-clefs, tremblant de tout son corps, vint la tirer par sa robe.

« Mademoiselle, s'écria-t-il, j'entends des pas sur l'escalier, et je sens à ma peur que c'est M. Rodolphe qui monte ; où fuir ? où me cacher ?

— Sortez, mon ami, prenez de l'autre côté du corridor, et soyez tranquille ; je réponds de vous, ajouta-t-elle en souriant.

Rodolphe entra, n'ayant plus alors que son habit noir d'avocat, qu'il avait quitté quelque temps pour le manteau de geôlier, mais le moment était venu pour lui de le reprendre.

« Mademoiselle, dit-il, pâle de tristesse et les sourcils abaissés sur ses grands yeux noirs, pardonnez-moi de me présenter encore une fois devant vous, après la défense que vous m'en avez faite ; mais je n'ai voulu confier à personne le message que j'ai à vous remettre. J'ai découvert l'auteur du vol des papiers dont la soustraction avait été indignement imputée à votre père ; je lui ai fait écrire et signer un aveu formel de son crime ; j'ai dépêché un courrier qui porte au roi cette pièce d'après laquelle Sa Majesté rappellera, j'en suis certain, le comte de Murville, et lui offrira une réparation éclatante. En attendant, j'ai fait part de cet événement au gouverneur, qui n'a pu me refuser de signer votre mise en liberté, et je viens vous annoncer, mademoiselle, que vous pouvez quitter la prison.

— Rodolphe, je ne veux en sortir qu'avec vous.

— Dieu ! qu'entends-je ?

— Je sais tout ; je sais que, pour sauver une infortunée, vous avez quitté une carrière brillante, et vous êtes condamné à la plus dure, à la plus repoussante des conditions. Abnégation sublime ! sacrifice si grand que ma raison ne peut y croire, tandis que mon cœur me dit qu'en effet tout est possible à l'amour. Et moi, continua-t-elle, moi, insensée, qui attribuais à un autre toutes ces douces joies qui venaient enchanter ma vie de prisonnière !

— Je vis bien vite votre erreur, et je m'efforçai de la nourrir ; ne pouvant être connu de vous, je vous laissai donner le nom de marquis de Montford à celui que vous aviez du bonheur à entendre ; j'étais bien certain que votre amour pour lui disparaîtrait dès que l'illusion ferait place à la réalité.

— Oh ! n'importe ! que vous avez dû souffrir !

— Douces souffrances que celles qui finissent ainsi ! j'ai rempli ma tâche : elle est sauvée !

— Et maintenant, croyez-vous donc que je n'aie plus besoin de vous ? que je n'aie plus besoin d'être aimée, guidée, protégée ?... Ah ! venez avec moi dans ce monde au milieu duquel je vais reparaître, venez-y avec le titre de mon époux, pour que mon bon ange me répète toujours ce que votre voix chantait sous ma fenêtre : « Repose en paix, l'Amour veille sur toi ! »

Un instant après, Rodolphe donnait la main à mademoiselle de Murville jusqu'à une voiture qui l'attendait à la porte de la prison, pour la conduire à l'hôtel où elle allait bientôt se retrouver avec son père. Dans ce même corridor où Blanche avait passé des instants si cruels la nuit précédente, un prisonnier, placé entre deux gardes, se trouva tout à coup devant ses pas ; elle fit un vif mouvement en arrière, et le prisonnier aussi s'arrêta à sa vue.

En même temps un des hommes d'armes dit à Rodolphe :

« Voulez-vous bien signer le laisser-passer du sieur Henri de Montford, que nous conduisons au tribunal, où il doit subir un interrogatoire au sujet du vol de papiers d'État commis chez le comte de Murville ?

— Dieu ! c'était lui ! » s'écria Blanche en cachant sa figure dans ses mains.

Le marquis resta stupéfait du changement opéré dans la personne de Rodolphe, à qui il avait suffi de quitter l'enveloppe grossière de sa profession d'emprunt pour ne plus offrir qu'un jeune homme de la beauté la plus élevée et la plus séduisante.

Il lui sembla avoir déjà vu cette figure-là ailleurs que dans la forteresse ; mais, sans s'arrêter à des commentaires inutiles, il dit à Rodolphe avec le sang-froid du criminel le plus audacieux :

« Je suis bien aise de vous rencontrer avant



mon départ, car je pense que le témoignage que vous pourrez donner de ma bonne conduite dans la prison, et de mon extrême obéissance à vos ordres, sera d'un grand poids dans mon affaire, et j'oserai vous prier de le rendre aussi favorable que possible, monsieur le geôlier.

— Vous ne voyez plus ici que l'avocat Rodolphe, répondit celui-ci, qui a eu naguère quelque puissance au tribunal, et qui la reprendra sans doute lorsqu'on connaîtra le motif qui l'en avait fait sortir. Cette influence au barreau, dont l'avocat a droit de se glorifier, il l'emploiera, monsieur, à atténuer la gravité de votre cause; car il sait que vous avez été plus insensé que corrompu, et il est trop heureux maintenant pour ne point pardonner.

Les gardes emmenèrent Henri de Montford.

A quelques pas de là on aperçut, entre deux barreaux, dans un enfoncement noir, la figure effarée du guichetier, qui regardait en dessous le redoutable Rodolphe, tout en cherchant à se soustraire à sa vue.

« Venez, venez, Guichard, lui dit Blanche; ne craignez rien, je vais demander à M. Rodolphe votre grâce et la conservation de votre place.

— L'une et l'autre sont déjà accordées, dit l'ex-geôlier.

Le guichetier bondit de joie hors de sa cachette, et, un bonheur lui en faisant désirer un autre, il dit à la jeune villageoise :

« Mademoiselle Laurette, vous aviez promis que si Guichard ne vous refusait rien de tout ce que vous demandiez de lui, vous ne le refuseriez plus quand il viendrait à son tour vous demander en mariage. »

Elle lui répondit avec la petite mine la plus caressante :

« Mon cher Guichard, promettre le mariage sans vouloir le tenir est un moyen de séduction que les hommes ont employé si souvent avec nous, qu'ils ont fini par nous l'apprendre. »

CLÉMENCE ROBERT.

## LES PARFUMS ET LES FLEURS.

Les femmes qui tiennent à rester belles le plus long-temps possible, et celles qui auront sous ce rapport quelque chose à gagner ou à corriger, doivent lire un petit livre composé d'excellents conseils et de précieux documents, dans lequel l'hygiène de la beauté se trouve traitée, avec beaucoup de goût et de science, par M. Debay, qui nous offre en même temps un ouvrage plein de curieuses recherches sur les parfums et les fleurs. Ces livres-là sont faits pour être feuilletés par des doigts délicats et médités par de gracieu-

ses intelligences. « Les doux parfums d'un cabinet de toilette ne sont pas un piège si faible qu'on pense, » a dit Jean-Jacques Rousseau. Nos merveilleuses comprennent la valeur et la justesse de cet aphorisme. Dans le luxe voluptueux de l'antiquité, les aromates jouaient un grand rôle, et l'on retrouve leur trace jusque dans les livres sacrés. S'il faut en croire les chroniqueurs du seizième siècle, les belles et nobles dames de la cour de France abusaient des suaves odeurs qui pénètrent et enivrent les sens. Aujourd'hui l'usage des parfums est plus modéré : on ménage avec art leurs douces émanations; à part quelques rares exceptions, qui sont considérées dans le monde comme de véritables fléaux, on ne se sert que de senteurs composées d'éléments légers et de substances à peine sensibles. C'est là un avantage que nous avons sur la chimie ancienne, dont la science moderne possède d'ailleurs tous les secrets. Les historiens nous ont donné l'analyse des essences favorites d'Aspasie et de Cléopâtre, — des parfums dont Judith avait humecté ses cheveux pour troubler les sens du farouche Holopherne, — et des subtiles odeurs qu'employaient les dames de la cour des Valois pour faire sentir toute la magie de leurs attraits. Les recettes sont prodiguées dans le livre dont nous parlons; il y en a pour tous les goûts, pour tous les odorats, pour toutes sortes d'usages et de circonstances. Une de ces préparations, entre autres, est intitulée : « Parfum contre la mélancolie et l'hypocondrie; » et, après avoir enseigné la manière de le composer, l'auteur ajoute avec une profonde conviction qu'il suffit de respirer ce parfum pour égayer les sens les plus rebelles et réjouir l'âme la plus sombre.

Nous trouvons encore dans cet ouvrage une précieuse recette qui aida l'impératrice Poppée à rester belle jusqu'à son troisième mariage, et qui lui permit d'appivoiser, par le pouvoir de ses charmes, le farouche Néron, à peu près comme Carter apprivoise ses lions et ses tigres. Poppée devait l'éclat et la conservation de ses attraits à l'usage d'un bain dans lequel ses esclaves écrasaient deux livres de framboises et vingt livres de fraises. Ninon de Lenclos avait appris ce secret dans l'histoire romaine, et ce fut grâce à l'emploi de ces bains qu'elle sut inspirer, jusqu'à l'âge de soixante ans, les passions les plus vives et les plus romanesques. Que nos belles contemporaines profitent donc de ce document consacré par la double autorité de Poppée l'impératrice et de Ninon la courtisane. C'est une recette bien simple, — mais qui coûterait un peu cher dans la saison où nous sommes : deux livres de framboises et vingt livres de fraises, au mois de janvier, ne sont pas dans les moyens de toutes les coquettes.

Les fleurs ont leurs charmes et leurs périls.



Ces délicieux bouquets que vous admirez au bal peuvent devenir très-dangereux. Nous ne parlons pas des billets doux qui se glissent et se cachent parfois sous la tête veloutée d'un camélia ; ce n'est là qu'un danger indirect et une complicité fortuite. Mais, au retour de la fête, le bouquet, négligemment jeté dans la chambre à coucher, peut exercer sur l'atmosphère une action funeste. Dernièrement, à Londres, une jeune dame, qui s'était couchée bien portante, fut trouvée morte le lendemain matin dans son lit. Les médecins appelés pour expliquer le fait déclarèrent que l'unique cause de cette mort subite était un empoisonnement de l'air par les émanations d'une certaine quantité de lis trouvés dans deux grands vases sur un meuble de la chambre, très-basse et très-petite. La rose, la tubéreuse, le jasmin et la plupart des fleurs peuvent de même avoir des effets, sinon mortels, du moins très-nuisibles. Leur influence agit puissamment sur les personnes nerveuses ; parfois aussi l'imagination seule produit tout le mal. — Une jeune dame, douée des nerfs les plus délicats, racontait, un soir, à quelques personnes réunies dans son salon, qu'elle avait horreur de la rose : « Le parfum de cette fleur, disait-elle, me cause des vertiges. » L'entretien fut interrompu par la visite d'une amie, qui, allant au bal, portait un bouton de rose dans sa coiffure. Aussitôt notre petite-maitresse pâlit, agite ses bras, et tombe gracieusement évanouie sur un canapé. « Quelle étrange susceptibilité nerveuse ! quelle organisation délicate et sensible ! s'écrièrent les assistants : de grâce, madame, éloignez-vous ; ne voyez-vous pas que c'est vous qui avez causé ce spasme ! — Moi, reprit l'amie étonnée. — Mais, sans doute, c'est le parfum de ce bouton de rose qui orne votre coiffure. — Vraiment, si c'est ainsi, je vais vous livrer la coupable fleur ; mais jugez-la avant de la condamner. »

La fleur, détachée de la coiffure, passa entre les mains des personnes présentes à cette scène, et leur inquiétude fit bientôt place à un autre sentiment : le fatal bouton de rose était artificiel.

Mais on aura beau dire et signaler de légers périls si faciles à éviter, les fleurs conserveront toujours leur attrait et leur empire. Les femmes qui ne les aiment pas sont une exception très-rare dans le monde parisien. Savez-vous à quel chiffre s'élève la somme que Paris dépense chaque année pour achat de fleurs ? — Dix millions de francs, ni plus ni moins.

Cela peut paraître exagéré au premier abord, mais le compte a été fait sur des documents exacts. La saison des bals exige une fourniture de cinquante mille bouquets, au prix de six francs pièce, — et il en est qui se vendent trois ou quatre louis. Les guirlandes, les arbustes, les corbeilles de fleurs qui ornent les salons, le

vestibule et l'escalier des élégantes demeures où l'on donne des fêtes, payent chaque hiver à l'industrie jardinière un tribut de cinq cent mille francs. Le seul marché du quai aux Fleurs reçoit dans le cours d'une année quatre millions en échange de sa fragile marchandise. Puis viennent les horticulteurs d'élite, qui vendent des plantes rares et des produits d'un prix considérable. Nous ne sommes pas encore à la hauteur de la Hollande, qui a été obligée de faire des lois pour modérer le commerce des tulipes, à une époque de folle passion où un oignon rare et unique en sa fleur se vendait dix mille écus : — l'histoire en cite même un qui fut payé cent mille francs ; — mais nous avons de riches amateurs qui savent apprécier une belle fleur et qui la payent ce qu'elle vaut. De tous ces éléments réunis, le commerce des fleurs touche un revenu annuel de dix millions, d'après la statistique soigneusement élaborée par les fondateurs d'un nouvel établissement, le Jardin-d'Hiver, qui vient de s'ouvrir aux Champs-Élysées.

Ce jardin est situé non loin du rond-point, à gauche de l'avenue en montant vers l'Arc-de-Triomphe, près de l'hôtel que fait construire madame la comtesse Lehon et du pavillon de M. le comte de Mornay. Les élégants promeneurs des Champs-Élysées trouveront là un but et une station. Le Jardin-d'Hiver est un véritable palais de fleurs : un printemps perpétuel y règne sous un ciel de verre, dans une atmosphère toujours tiède et embaumée. Là vous trouvez réunis les trésors de toutes les saisons et de tous les climats, les plantes les plus modestes et les plus superbes, la fleur des montagnes et la fleur des vallées. Au dehors le vent, la pluie, le froid, l'hiver ; au dedans le doux mois de mai paré de tous ses charmes. Vous vous promenez au milieu de riant bosquets, sur un tapis de sable fin, sous un feuillage toujours vert et fleuri. Après la promenade, des sièges commodes vous invitent au repos ; le jardin vous offre un salon tapissé de verdure, et vous vous asseyez devant une large cheminée ornée de fleurs disposées avec un art et une coquetterie admirables.

Déjà les fringants équipages du beau monde s'arrêtent devant le Jardin-d'Hiver, qui aura dans la froide saison la vogue que l'Hippodrome a obtenu l'été dernier. Et pendant l'été rien ne sera plus frais et plus délicieux que cette promenade, abritée contre tous les excès de la température.

Les dandies et les merveilleuses se donneront rendez-vous dans ce séjour plein de charmes et d'enchantements.

Les amateurs de fleurs précieuses auront là sous la main toutes les raretés qu'ils étaient obligés de chercher si loin, dans les faubourgs, à la campagne ou en pays étrangers.



Les dames pourront venir là cueillir elles-mêmes leur bouquet de bal, et choisir, le matin, les fleurs qui brilleront le soir dans leurs cheveux ou qui s'épanouiront à la garniture de leur robe.

Les horticulteurs, les botanistes trouveront un riche sujet d'études dans une collection de deux cent mille plantes, élevées, entretenues, cultivées par des mains habiles.

Le Jardin-d'Hiver manquait à Paris : c'est une heureuse création que la mode prendra sous sa toute-puissante protection.

EUGÈNE GUINOT.

### Causeries.

\* \* Décidément, l'épidémie des belles limonadières fait tous les jours de nouveaux progrès.

Hier je traversais le passage de l'Opéra pour me trouver à un rendez-vous qu'un masque m'avait donné sous l'horloge, le lendemain du bal de l'Opéra.

Jugez de mon impatience et de mon désappointement lorsqu'arrivé à la hauteur du confiseur, à deux degrés environ de latitude nord du marchand d'estampes, un rassemblement me ferma le passage.

Vous pouviez prendre par l'autre côté, me dira-t-on ; de l'autre côté c'est bien pire. Resserré entre deux bras de coulissiers, l'homme le plus fin voilier met six heures vingt-cinq minutes pour franchir ce détroit de Gibraltar, qui s'appelle la galerie du Baromètre.

On l'appelle ainsi à cause du baromètre qui n'y est pas.

Me voilà donc essayant de fendre le rassemblement et jetant des regards désespérés sous l'horloge.

Sans doute elle m'attend, la pauvre ; elle m'accuse d'indifférence ; elle m'appelle perfide. Malheureuse Chloé ! Et je me demandais ce que tous ces gens-là pouvaient faire ainsi plantés devant la boutique d'un confiseur.

Il s'agissait vraisemblablement d'un accident heureusement fort rare, d'un crime qui a jeté la consternation dans cette paisible contrée, d'un fait-Paris quelconque. Mais quel accident, quel crime, quel fait-Paris ?

— Ce n'est pas un fait-Paris, me répondit un de mes voisins, ce sont des belles limonadières.

— Des limonadières chez un confiseur !

— Que voulez-vous ! il faut les prendre où on les trouve. Depuis que Ben-Achache a maroquinisé la belle limonadière de Frascati, il faut bien que nous contemplions la beauté quelque part. C'est moi qui ai découvert le premier ces trois jeunes filles ; j'ai appelé un de mes amis qui les a montrées à un de ses camarades, lequel les a fait voir à une de ses connaissances. Le rassemblement s'est formé peu à peu, et nous sommes assez forts pour nous opposer à toute espèce d'enlèvement.

Mon interlocuteur s'approcha de la vitre ; j'en fis autant, et j'aperçus trois jeunes filles, dont deux femmes, lesquelles n'étaient ni belles, ni limonadières.

Pris au milieu de la foule, ne pouvant marcher ni en avant ni en arrière, il était six heures du soir lorsque je parvins sous l'horloge.

Le marchand de cirage me raconta qu'à la place même où j'étais, une jeune femme de la plus grande beauté était morte de douleur. On l'avait emportée depuis une heure.

Bourrelé de remords, décidé à en finir avec la vie,

j'achetai un couteau catalan, résolu à massacrer les belles limonadières cause du trépas de Chloé. Je m'approchai de la boutique : plus de rassemblement ; les belles limonadières avaient disparu ; pour chasser la foule, le maître de l'établissement venait de les remplacer par trois vilains limonadiers.

\* \* La polka se meurt, la polka est morte ! le dernier mois de 1845 conduit le deuil et se charge de l'enterrement. Jetons un jeté-battu sur sa tombe !...

La parole est à la *redowa*.

Savez-vous comment cela se danse ? Ni moi non plus. Un de nos quatorze journaux de musique en donne la recette et la manière de s'en servir. Depuis cette explication de la *redowa*, le public la sait moins que jamais. C'est le sort des explications.

Ce nouveau pas prendra faveur dans nos salons, cela ne fait pas question, bien que la question n'ait pas fait un pas.

On le dansera mal, mais on le dansera ; ceux qui ne le danseront pas le marcheront ; ceux qui ne le marcheront pas en esquissent le plan et rêveront le reste, tant la néo-dansomanie s'est emparée des jambes contemporaines !

Et les jambes contemporaines se cramponnent avec d'autant plus d'acharnement à la *redowa*, que sa sœur aînée la *mazurka* a fait une espèce de fiasco dans les bals parisiens. La *mazurka* n'a pu prendre pied chez nous ; en voyant ses allures théâtrales, la société lui a tourné le dos.

On augure mieux de la *redowa*. Déjà l'un des apôtres de ce néo-pas ne sait à quels cachets se vouer ; des équipages, des coupés, des citadines et même des omnibus stationnent devant sa porte du matin au soir.

Fera-t-il fortune comme son collègue Cellarius ? Hélas ! on ne peut compter sur rien, et l'on ne peut jurer de rien en fait de néo-dansomanie !

Peut-être faudra-t-il faire plus d'un pas avant de rencontrer l'insolent bonheur de la *polka*, de cette audacieuse *polka*, qui a sévi sur l'Europe comme un typhus.

Cellarius a pu acheter une maison de campagne dans le midi de la France et trente actions du Nord.

Nous en souhaitons autant au propagateur de la *redowa*.

Quelques semaines lui suffiront pour augurer bien ou mal du cours de ses succès et des succès de son cours. S'il échoue, il saura ce qu'il lui restera à faire pour se tirer d'un mauvais pas.

\* \* Nos quatorze journaux de musique n'ont qu'à bien se tenir ! Voici un éditeur qui va leur couper la guitare sous le pied.... Edifiant accord dans la sphère de l'harmonie !.... Mais ne touchons pas à cette corde-là.

Cet ambitieux industriel, séduit par l'exemple du plus patagon de nos journaux quotidiens, rumine un format-monstre qui s'intitulera *l'Epoque musicale*.

En présence de cette immense guitare hebdomadaire, tous les autres canards musicaux ne seront plus que des Tom-Pouce ; le dilettante parisien les mettra à l'index.

*L'Epoque musicale* paraîtra le 4<sup>er</sup> février et sera rédigée en *ré* mineur. C'est l'événement le plus majeur de la saison.

*L'Epoque musicale* publiera dans chaque numéro un opéra, une messe, une symphonie, un quadrille, une fantaisie pour piano, une sonate pour la flûte, une fanfare de chasse, un air varié, une mélodie pour voix de basse, quatre valse, deux polkas, trois mazourkas et douze romances. (Les énormes frais d'établissement ne permettent pas de faire davantage, du moins pendant les trois premiers mois.)

*L'Epoque musicale* publiera, en outre, le compte-rendu



de toutes les soirées et matinées musicales qui s'effectuent en Europe, en Asie, en Afrique :

« On espère bientôt y joindre l'Amérique. »

Elle donnera à ses abonnés trois cent soixante-cinq concerts par an, et trois cent soixante-six les années bissextiles.

Ses primes se composent d'un Album de curiosités musicales renfermant toute la musique publiée depuis le déluge jusqu'à nos jours, y compris *Pigeon vole*, de M. Castil-Blaze.

Cinquante pianistes prussiens seront attachés à la rédaction de *l'Epoque musicale*. Il y aura des premiers-Paris en andante, des entre-filets à trois temps et des sous-filets en six-huit.

Cent mille prospectus et autant de spécimens-monstres

seront délivrés le 31 de ce mois à la population parisienne.

Nous aimerions mieux qu'on nous délivrât... de toute cette littérature vocale et instrumentale!

### CHRONIQUE THÉÂTRALE.

\* *Le Roman comique*, que vient de mettre à l'étude le théâtre du Vaudeville, reproduit, dit-on, avec un grand bonheur, les situations les plus originales de l'ouvrage de Scarron. Mais l'inépuisable succès de *Riche d'amour* et de *l'Ile de Robinson* ne permet pas que la nouvelle pièce soit offerte dès ce jour à la curiosité pressée du public.

### RÉBUS ILLUSTRÉ.



#### EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

On sans tête sous vent, A sous TE, NIR lèche OSE, camp, nid réfléchi, cent, thons jugent raie, laie, + AB sur DE.  
(On s'entête souvent à soutenir les choses qu'en y réfléchissant on jugerait les plus absurdes.)

**Fleurs naturelles**, spécialité pour coiffures. Lachaume, rue de la Chaussée-d'Antin, 46.

**Nouveautés.** Maison Chambellan, rue Montmartre, 127, 129.

**Ratelier complet**, livré en 24 heures. — W<sup>m</sup> ROGERS, 270, rue Saint-Honoré, inventeur et seul possesseur des **DENTS OSANORES** posées sans crochets ni ligatures et sans extraction de racines. Méthode unique pour raffermir les dents chancelantes.

**Modes.** M<sup>lles</sup> ROMAIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

**Confection de Robes.** Madame OLMER, rue Montmartre, 181.

**Passementerie** pour nouveautés et ameublements. BERTHELEY, rue Saint-Denis, 214, et boulevard Montmartre, 48.

**On trouve chez Georges**, passage Choiseul, 53, un assortiment de Twines, Habits de voyage, Gilets du matin d'une forme nouvelle, et Spécialité pour la chasse. La vogue que M. GEORGES a obtenue est due à l'expérience qu'il s'est acquise pendant plusieurs années dans la maison LACROIX, rue Sainte-Anne, 55, celui dont les *Modes parisiennes* ont souvent fait l'éloge.

**Pelisses, Mantelets, Visites, Sortie de bal.** Nouveautés confectionnées, maison Couchonnal et C<sup>ie</sup>, 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au 4<sup>er</sup> étage.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES. 36, RUE DE VAUGIRARD.